

## Testemunhos

Jacques MARCADÉ

Univ. Poitiers (França)

Si je connaissais l'histoire du Portugal, celle-ci m'a particulièrement intéressé quand j'ai préparé mon Diplôme d'Études Supérieures, un travail qui se faisait entre la licence et la préparation aux concours de recrutement pour l'enseignement. Pendant l'année universitaire 1954-1955, j'ai travaillé sur les relations franco-anglaises entre 1770 et 1776. Or, à l'arrière plan, apparaissait, dans les doléances trouvées aussi bien dans les archives anglaises que françaises, un personnage qui m'a intrigué: le marquis de Pombal. Dès lors, j'ai eu envie de mieux connaître cet homme d'État et je continue à rassembler des notes.

En France, avant d'être recruté dans l'enseignement supérieur, il était nécessaire, du moins dans les matières dites littéraires, de passer les concours de recrutement du second degré (Certificat d'Aptitude à l'Enseignement Secondaire [C.A.P.E.S.] ou agrégation) et d'exercer quelques années dans le secondaire. J'ai donc été professeur d'histoire et de géographie au Lycée de garçons de Laon, dans le nord de la France, puis au Lycée Henri IV, à Poitiers. J'ai retrouvé ce lycée après une coupure de 28 mois pour cause de service militaire. Toutefois, durant cette période, je n'ai pas totalement perdu mon temps car la grammaire portugaise du doyen Cantel et le vocabulaire franco-portugais de A. Raibaud étaient toujours dans mon paquetage. Cependant, si cela me permettait de lire des textes en portugais, ce n'était pas d'une grande aide

pour le portugais parlé! De retour à Poitiers, j'ai été recruté, en 1964, comme assistant agrégé à la faculté des Lettres et Sciences Humaines. C'est là que j'ai fait toute ma carrière jusqu'à titulaire de chaire, du moins avant la suppression de ce titre.

À l'Université, les enseignants doivent être aussi des chercheurs et c'est ce qui détermine le déroulement de la carrière. J'ai donc déposé un sujet de thèse d'État, sous la direction de Léon Bourdon, agrégé d'histoire et géographie, alors directeur du département de portugais à la Sorbonne. C'est le moment où Louis Pérouas avait soutenu une thèse de sociologie religieuse et ce thème de recherches m'a séduit. Une étude sur les missions dans le sud du Portugal étant déjà retenue, sur la suggestion de Robert Ricard, j'ai choisi d'étudier D. Manuel do Cenáculo Vilas Boas. Je comptais privilégier son rôle en tant qu'évêque, ses activités de pasteur d'un nouveau diocèse, mais son implication et son rayonnement dans d'autres domaines sont tels que j'ai dû souvent sortir de la seule sociologie religieuse.

Pour devenir titulaire dans l'enseignement supérieur, il fallait soutenir une thèse dite de Troisième cycle ou de spécialité. Sous la direction de Frédéric Mauro, j'ai travaillé sur la *comarca* de Ourique au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'était la grande période de l'École des Annales et j'ai tenté de faire une histoire totale de cette région. Sur le plan socio-économique, il n'y avait pas grand chose à ajouter à la thèse magistrale d'Albert Silbert; quelques points à approfondir, toutefois. Je me rappelle que lors de la soutenance, il avait soulevé le problème des juifs d'Alentejo évoqués par l'abbé Grégoire. Je n'avais pas pu répondre à cette question que lui-même n'avait pas résolue. C'est maintenant chose faite grâce à la thèse de Michelle Janin Thivos. J'ai pu développer l'aspect sociologie religieuse grâce aux notes déjà rassemblées pour la thèse principale. Puisque l'occasion m'en est offerte, je voudrais remercier tout le personnel de l'*Arquivo distrital* de Évora, ainsi que le petit personnel de la Torre de Tombo, qui ont toujours manifesté une grande gentillesse et une totale disponibilité (je pense en particulier à l'annexe rua dos Prazeres, où se trouvaient alors les registres paroissiaux) pour le chercheur étranger, un peu perdu au début. Ce même accueil, je l'ai connu aussi dans l'Alentejo "profond" à Beja, Alvito, Vila Ruiva... Je sais gré aussi à la fondation

Calouste Gulbenkian, qui m'avait accordé une bourse de recherches et qui a publié mes travaux.

Le sujet retenu pour ma thèse d'État était D. Manuel do Cenáculo Vilas Boas, évêque de Beja, archevêque d'Évora. Cela permettait, un peu à la manière des historiens anglo-saxons, de retracer toute une période grâce au fil conducteur qu'était le personnage central. En effet, quel que soit l'intérêt que je portais au pasteur et à son diocèse, je ne pouvais passer sous silence le rôle considérable qu'il avait joué auparavant. De là, une étude du Tiers ordre de la Pénitence, qu'il a réformé et hissé au premier rang des congrégations portugaises de cette époque. Par ailleurs, j'ai aussi été très intéressé par le rôle qu'il avait joué dans le domaine de l'instruction; et là, je retrouvais le marquis de Pombal! Grâce à eux, le Portugal a été le premier pays en Europe à se doter d'un enseignement d'État, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Quelques articles traitant de ces sujets m'ont permis de réserver une part plus importante à la sociologie religieuse dans ma thèse. La richesse des sources concernant le diocèse de Beja durant l'épiscopat de D. Manuel do Cenáculo offrait la possibilité de faire des articles sur l'histoire économique, la démographie ou l'histoire des mentalités.

C'est la richesse de ces sources qui explique que, dans ma thèse, la partie concernant le diocèse de Beja est plus développée que celle qui traite de l'archidiocèse d'Évora. J'ai cherché à appliquer les méthodes de sociologie religieuse historique dans la ligne ébauchée par Louis Pérouas, c'est à dire en ayant recours à toutes les autres sciences humaines: géographie, économie, ethnographie... et non à grand renfort de formules mathématiques comme dans certains manuels actuels. Les recherches sur l'économie ou la démographie ayant fait, en partie, l'objet de publications, l'essentiel du travail pouvait être consacré à l'aspect religieux. J'ai pu ainsi montrer que, à cette époque, l'Alentejo ne méritait pas l'appellation "un catholicisme sans prêtres" et que, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un gros travail pastoral avait été accompli durant l'épiscopat de D. Manuel do Cenáculo. Mais il ne faudrait pas réduire l'action de ce dernier à la pastorale seulement. Au cours d'un colloque à Lisbonne en 1998, j'ai appris avec plaisir qu'une thèse était en cours sur sa pensée sociale, aspect sur lequel j'avais, et pour cause, dû passer trop rapidement

à mon gré. C'est sur les marges de ce travail de fond que j'ai été amené à m'intéresser à la présence du jansénisme au Portugal.

La thèse d'État était une oeuvre de longue haleine; entre temps, Léon Bourdon avait pris sa retraite et c'est Pierre Chaunu qui a bien voulu accepter de me diriger durant les dernières années. La soutenance m'a permis d'accéder au cadre A (professeurs) dont j'ai gravi les différents échelons, du moins à cette époque car les titulatures ont changé depuis. J'ai été successivement maître de conférences, professeur sans chaire, puis professeur titulaire de chaire. Ayant bénéficié d'une chaire d'histoire régionale, je me suis intéressé à l'histoire du Poitou, toujours dans la même optique: histoire religieuse et histoire des mentalités. C'est ainsi que j'ai étudié, pour la période moderne, l'histoire du diocèse de Poitiers et celle de divers établissements ou institutions religieuses (abbaye Sainte-Croix, Filles de Notre-Dame, Augustines hospitalières, chapitre de Sainte-Radegonde...). Dans ces différents domaines, j'ai cherché à privilégier un type de sources que l'on n'attendrait guère dans le domaine de l'histoire de l'Église: les archives notariales. En Poitou les archives religieuses (évêchés comme établissements) ont en grande partie disparu lors de la Révolution. C'est dans les archives notariales que l'on peut retrouver des éléments permettant de reconstituer cette histoire: titres cléricaux et donc vocations sacerdotales, lettres d'insinuations, prises de possession d'églises ou de chapelles sans oublier les questions matérielles (contrats pour les constructions ou baux pour la gestion des domaines). Ce type d'archives nous renseigne aussi sur le cadre de vie (inventaires après décès) de même que sur les mentalités: testaments comme actes de protestation au sujet de vocations religieuses forcées.

Ces diverses études sur la vie du diocèse m'ont conduit à m'intéresser plus particulièrement à une minorité religieuse: les protestants, plus spécialement durant la période de clandestinité, le Désert. Les archives notariales sont sur ce point plus riches en interprétations possibles que les archives policières. C'est là que j'ai trouvé l'essentiel de ma documentation. Sans être exclusives, ces recherches sur les protestants m'ont retenu longtemps, depuis une communication au congrès de Saint-Jacques de Compostelle en 1984 jusqu'à la publication d'un ouvrage en 1998. Toutefois, à travers le Poitou, il m'arrivait de retrouver le Portu-

gal. De là, des études sur la pseudo “peste de Lisbonne” de 1757, le passage à Poitiers de l’ambassade portugaise en 1641, l’histoire du Portugal vue par un curé poitevin au début du XVII<sup>e</sup> siècle, en attendant les réfugiés portugais à Poitiers au milieu du XIX<sup>e</sup>. Ce ne serait pas la première fois que je m’aventurerai hors des limites chronologiques de ma spécialité, soit la période moderne. Quand le Portugal du XV<sup>e</sup> siècle était au programme d’une question d’agrégation, les collègues médiévistes m’avaient demandé d’assurer ce cours. Par ailleurs, j’ai rédigé un livre sur le Portugal contemporain, ouvrage qui a fait aussi l’objet d’une édition en portugais.

Les questions traitées en cours étaient renouvelées chaque année. Comme les collègues préféraient des thèmes sur l’histoire de France, je prenais volontiers les programmes sur l’étranger, ce qui m’a souvent permis d’introduire dans mes cours des développements sur le Portugal et sur le Brésil. C’est ainsi que j’ai été amené à collaborer à l’ouvrage dirigé par Frédéric Mauro sur l’histoire de ce pays. Les thèmes pour les concours de recrutement, qui changent tous les deux ans, portent sur l’ensemble du monde. A cette occasion, paraissent des manuels d’enseignement supérieur destinés à faciliter la tâche des étudiants. J’ai, par trois fois, été amené à collaborer à ce genre d’ouvrages, où je traitais la partie concernant le Portugal. Pour cette même raison, j’ai aussi assuré les cours correspondants dans les universités de Nantes et de Tours, et donné des conférences dans celles de Clermont-Ferrand et Limoges.

Un des avantages de l’évolution actuelle des universités françaises c’est l’ouverture sur le monde et c’est un des grands mérites du programme Erasmus, même si le nom et les modalités des programmes ont changé par la suite. Poitiers figurait dans le même réseau que Coimbra et l’histoire était sous la responsabilité d’un professeur de cette université, José d’Encarnação. Les échanges m’ont permis de revenir dans cette université, où j’avais été invité lors d’un colloque en 1987 et de mieux connaître les collègues. Par chance, durant plusieurs années, ce sont des étudiantes en histoire qui sont venues à Poitiers, ce qui m’a permis de faire des cours sur l’histoire du Portugal. Comme me l’a dit José, en riant: “Grâce à toi, Poitiers est la seule université où nos étudiants ont eu des cours d’histoire du Portugal”. A vrai dire, c’est moi qui ai eu

le plaisir de pouvoir parler de l'histoire de leur pays avec ces jeunes, de la voir à travers leurs yeux. Le hasard a voulu que nous soyons dans le même réseau que Coïmbre mais j'aurais été aussi heureux de relations avec d'autres universités, en particulier celles où nous avons reçu un si bon accueil lors de la mission d'évaluation, sous la direction de Luís Reis Torgal. Toutefois, c'est avec Coïmbre que les liens sont les plus forts puisque le Centro de História da Sociedade e da Cultura m'a fait l'honneur de me coopter dans son conseil scientifique.

Le département d'histoire de Poitiers disposait d'un centre de recherches: le Centre d'études acadiennes. Ce sont peut-être mes recherches sur le Brésil qui m'ont valu d'en être pendant plus de quinze ans le directeur-adjoint. Toutefois, quand je suis allé au Canada ce n'est pas sur le Brésil que j'ai fait des conférences mais sur la Révolution. Commémoration de 1789 oblige! L'immigration portugaise tenant une grande place en France, j'ai, pour cette raison, été associé au centre de recherches sur les migrations internationales, intégré dans le département de géographie; ma contribution a porté sur l'histoire de l'émigration portugaise. La participation à des centres de recherche étant limitée à deux, j'ai renoncé à celui-ci au moment de la création d'un centre propre à l'histoire: G.H.E.R.I.C.O (Groupe de recherches et d'histoire du Centre Ouest). Si le titre était restrictif, en fait notre ambition était d'étudier tous les pays de la façade atlantique et leurs prolongements outre-mer. Le Portugal y aurait eu toute sa place et, d'une certaine manière, nous anticipions sur le fameux "arc atlantique" cher aux politiques contemporains. C'est d'ailleurs au titre de ce centre que j'ai présenté la politique de Pombal en Algarve lors du congrès de Lorient de 1998.

L'université ne reste pas refemée sur elle-même et les enseignants qui le désirent peuvent participer à d'autres activités culturelles. Dans le cas de Poitiers, la première est la participation à l'Université inter âges, regroupant un public plus varié et plus âgé que le public étudiant. J'y ai collaboré dès la création et, ainsi, j'ai pu animer des cycles de cours sur le Portugal et le Brésil, ou faire des conférences sur des points particuliers de l'histoire de ces deux pays. S'y ajoutaient des cycles et d'autres conférences sur le protestantisme mais, puisque l'occasion m'en était donnée, j'ai surtout mis l'accent sur l'histoire du Portugal et de son

empire, à Poitiers même ou dans des villes en relation avec l'Université inter âges. Par ailleurs, je participe à plusieurs sociétés savantes locales et, tout d'abord la Société des Antiquaires de l'Ouest, dont j'ai plusieurs fois assuré la présidence. Je note, avec plaisir, que je ne suis pas le seul membre lusophile puisque j'y retrouve Alain Tranoy ou Jean Hiernard, qui a participé aux fouilles de Conimbriga.

Après avoir fait partie du comité scientifique de la société Poitou-Aunis-Saintonge protestants, je suis encore membre du comité scientifique du Centre vendéen de recherches historiques. Tout cela permet de continuer des activités d'enseignement et de recherches, même après la date de la mise à la retraite, désignée dans les documents officiels sous le nom de "cessation d'activités", un couperet dans l'université française. Si je participe à diverses commissions d'histoire, tant dans le cadre du diocèse de Poitiers que de centres protestants, je n'en oublie pas pour autant mes thèmes de prédilection; après une communication sur les rapports entre l'Église de France et l'Église de Portugal, lors du congrès d'Aix-en-Provence de 2001, je prépare un autre travail, pour le colloque de Clermont-Ferrand de 2004, sur l'anticléricisme chrétien; mon sujet est, évidemment, Pombal!

Après 1968 et la loi Faure sur l'enseignement supérieur, Jean Egret, alors directeur de la section d'histoire moderne, nous avait dit: "Vous serez désormais des enseignants à plein temps". Hélas!, l'évolution lui a donné raison: la paperasserie est devenue de plus en plus envahissante. Les réunions se sont multipliées à tous les niveaux: de la section, comme autrefois, jusqu'à l'université, en passant par le département et la faculté. La création de sections locales de spécialistes pour décider du recrutement était une bonne chose mais l'obligation d'y introduire des enseignants d'autres universités et des étrangers à la discipline en rendait la multiplication plutôt pesante. Il m'a fallu me rendre à Tours et à Limoges, pour des commissions d'histoire, et à Poitiers j'ai fait partie des commissions de psychologie, de géographie et même des sciences du sport. La popularité, si on peut employer ce terme, est sans nul doute une bonne chose mais elle a un revers. J'avoue que je ne garde pas un très bon souvenir de toutes les tâches administratives que j'ai été amené à remplir. Enseigner est un plaisir; faire de la recherche est passionnant;

mais jouer les administrateurs est plutôt fastidieux. Être directeur du département d'histoire a été une tâche relativement facile (il y avait encore peu de "turbo-profs"). Par contre, je n'ai accepté le décanat que par devoir et j'y ai renoncé dès que l'occasion m'en a été offerte.

Voilà, en quelques lignes quelle a été la carrière d'un enseignant français, professeur de lycée, puis professeur d'université. Quand j'ai reçu l'*e-mail* de José Pedro Paiva, j'ai été fort étonné de sa proposition et je pensais que cela ne pouvait présenter un quelconque intérêt. J'ai touché à bien des domaines, même l'histoire d'un fleuve, mais jamais, sauf peut-être dans le cas de l'utilisation des sources notariales pour la vie quotidienne des protestants, je n'ai été un modèle ou un précurseur. Malgré la dispersion des thèmes que j'ai pu aborder: de la rivalité franco anglaise à Terre-Neuve au XVIII<sup>e</sup> siècle à la littérature sur les *herdades de cavalleria*, de la Croix en Poitou à la réforme du Tiers ordre de la Pénitence du Portugal, il y en a un qui prédomine: le Portugal. Finalement, en acceptant de répondre à l'aimable suggestion de José Pedro Paiva, c'est un dernier hommage à l'histoire d'un pays, pour lequel j'éprouve une profonde admiration.